

Festival international du Film sur l'art

Jacques Lamoureux

Numéro 32, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamoureux, J. (1995). Festival international du Film sur l'art. *Espace Sculpture*, (32), 44-45.

festival international du film sur l'art



Bien que le titre officiel soit *Festival international du film sur l'art*, la très grande majorité des oeuvres est présentée sur le support vidéo. Pourquoi cela? Parce que la plupart des oeuvres sont produites pour la télévision. Or la vidéo est beaucoup moins chère et onéreuse que le film : pas de négatif, pas de laboratoire, etc. Seules quelques maisons de production qui tiennent mordicus à une meilleure qualité de l'image se permet-

tent d'utiliser le film 35mm. Voilà pourquoi on doit visionner des vidéos aux couleurs quelques fois exécrables et dont la netteté de l'image laisse fortement à désirer. Cependant, certaines rares productions atteignent la beauté du support film.

Les critères de sélection des films qui ont l'honneur de la compétition semblent assez flous, d'après les propos du directeur du FIFA, René Rozon : «Ne pas surcharger le travail du

jury; équilibrer les oeuvres soumises par les différents pays et respecter les différentes disciplines.» Bizarrement, aucune oeuvre touchant le cinéma ne se retrouve en compétition alors que le Festival montrait douze productions (presque toutes remarquables) sur ce sujet!

Des 136 titres, j'ai pu en visionner 95 et, de ce nombre, plus d'une soixantaine valait le déplacement, sensiblement la même proportion que l'an dernier. Donc, un très bon crû cette année.

De cette montagne de productions, on pourrait faire quelques constatations d'ordre général : 1) le Royaume-Uni vole haut la main la vedette pour le plus grand nombre de réussites. Fait assez surprenant, très souvent les sujets de ces remarquables vidéos n'ont rien de britannique. 2) l'utilisation de la musique. Cela va du cliché indécrottable d'une musique omniprésente et dérangeante (*Reliefs*, *Vertige fractal*, *L'Homme à la main ouverte : Le Corbusien*), à une partition discrète qui s'avère beaucoup plus efficace (*Souvenirs d'Othello : entretiens avec Suzanne Cloutier*, *El Muro y el Muralismo*; *The Raft of the Medusa*; *The Godfather of American Architecture: Philip Jonson*), et finalement, à l'autre extrémité du spectre musical : l'absence totale de musique lorsqu'elle n'est pas indispensable (*Nadar, photographe*, de Stan Neumann, un des rares réalisateurs à ne jamais utiliser de musique (cf. *Paris, roman d'une ville* et *Louvre, le temps d'un musée*). 3) la manie d'un montage archirapide à la manière d'un clip. L'exemple le

plus pénible est *One Hundreth*. Le peintre tchèque Vladimir Boudnik semble (j'écris bien "semble") créer des oeuvres magnifiques où la texture prend beaucoup d'importance. Mais il est difficile d'en juger, tellement les plans défilent à une vitesse vertigineuse. Voilà une production où le style du réalisateur va à l'encontre de l'oeuvre à filmer : des images appellent la méditation et la contemplation alors qu'elles galopent à un train d'enfer. Et le jury est allé donner le "Prix de Création de l'ONF" à cette vidéo invraisemblable!

Parlons maintenant de quelques vidéos sur la sculpture. *Tony Cragg: in Celebration of Sculpture* de Christopher Felver brosse un portrait du sculpteur britannique. Cragg secoue le cocotier de nos pareses et de nos indifférences. Il a dérangé, il dérange, il dérangera. Il récupère les déchets des produits industrialisés et les transforme en des oeuvres abstraites d'une beauté à nulle autre pareille. Cette attachante vidéo le montre dans son atelier avec ses assistants et en train de réaliser le montage des multiples expositions qui l'ont rendu internationalement populaire. Le Musée d'art contemporain de Montréal possède une remarquable pièce de Cragg : *Spiral*, de 1983.

Du Brésil nous vient un film (hélas trop court) de dix minutes qui révèle le sculpteur Frans Krajcberg. Il tire son matériau de base des vestiges de forêts incendiées. Avec un chalumeau, il sculpte ces troncs déjà brûlés une première fois. D'où des textures particulièrement riches. Il est révolté et son oeuvre

Christoph Kühn, P.H. Taeuber-Arp. "Sophie Taeuber et une de ses marionnettes". Festival international du film sur l'art de Montréal, 1995.

Chris Felver, Tony Cragg. In *Celebration of Sculpture*. Festival international du film sur l'art de Montréal, 1995.

traduit son désespoir devant la dévastation de la nature. Enfin, un artiste engagé qui ne s'enfarge pas dans un "message à gros sabots", mais qui privilégie les qualités plastiques avant tout.

Le Québécois Jean-Claude Bustros a eu une idée originale (*Reliefs*) : faire découvrir les sculptures qui égayent le patrimoine architectural de Montréal. Entreprise louable en soi, mais entachée de si nombreux défauts strictement cinématographiques qui en limitent l'efficacité.

Professeur de cinéma à l'Université Concordia, le réalisateur semble ignorer les règles les plus élémentaires du montage : pourquoi ces agaçants brefs plans noirs entre chaque prise de vue? Il a réuni une galerie de spécialistes (Rémillard, Granche, Marsan et tutti quanti) qui nous apprennent quantités de choses intéressantes; mais le réalisateur est-il au courant qu'on peut "illustrer" les propos des intervenants par des plans pertinents? Pourquoi avoir commandé une musique stridente et désagréable qui ne correspond nullement au sujet du film? Le caméraman-réalisateur sait-il aussi qu'un trépied ça existe? Cela éviterait des images tremblotantes.

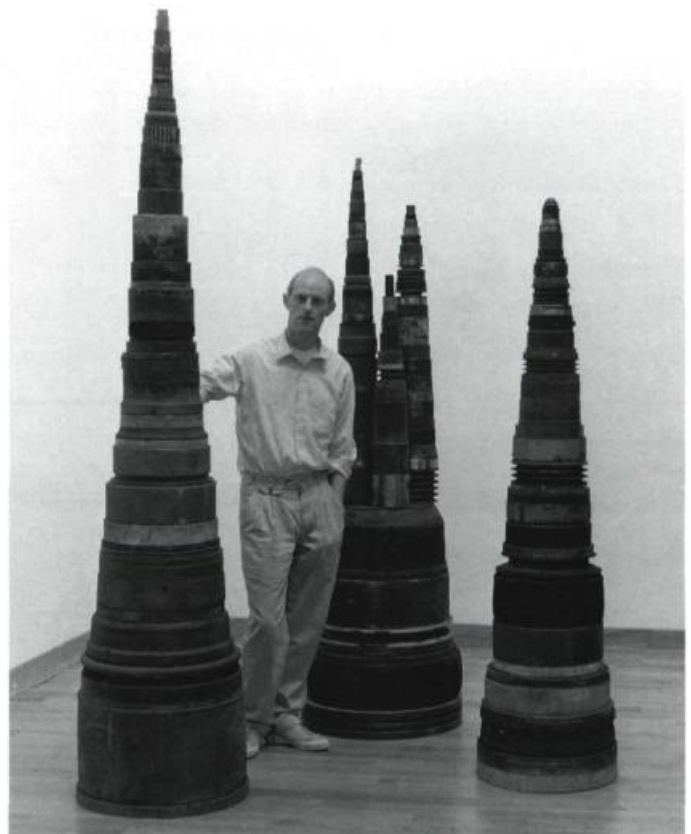
Finalement, et c'est une erreur de taille, aucun des édifices n'est identifié en surimpression (comme cela est la pratique courante). Au générique de la fin, il dévoile à la queue leu leu ces précieux renseignements. Dommage qu'un sujet aussi riche ait dérapé.

Toujours en sculpture, il y eut cinq vidéos réalisés entre 1974 et 1994 sur Joseph Beuys. Un film sur Sophie Taeuber, cette

femme absolument méconnue et qui a vécu dans l'ombre de son mari, le sculpteur Jean Arp. Dommage que le réalisateur se soit plus intéressé aux survivants et amis de la famille qu'aux oeuvres pourtant éblouissantes de Sophie Taeuber : en effet, des 44 minutes, seulement quelques-unes nous montrent les réalisations de Sophie (dont les splendides marionnettes).

Quant à *Tony Brown's Machine Dreams*, c'est un peu le contraire : le réalisateur en a tellement mis (le film fonctionne en plusieurs couches d'images, avec des fragmentations, des mouvements mécaniques, des citations cinématographiques) qu'à certains moments cela confine à une bouillie assez indigeste.

Enfin, la télévision estonienne présentait un document sur Ivo Lill, un artiste qui travaille le verre de façon originale. Le FIFA a permis de revoir *La Forme des choses*, un film sur le premier symposium de sculpture en Amérique du Nord, tenu sur le Mont-Royal en 1964. Ce film faisait partie de l'hommage rendu au réalisateur Jacques Giraldeau dont on offrait, en primeur, *Blanc de mémoire*, survol de l'histoire de l'art au Québec depuis le "Refus global" jusqu'à aujourd'hui. Film sensible, réalisé par un artiste, et qui contient des images à vous couper le souffle (directeur photo : André Luc Dupont), comme la séquence du lave-auto, les plans de rochers, etc. Des témoignages d'artistes émaillent cette production : Dominique Blain, Richard Purdy, Guido Molinari, etc. Malheureusement, ces séquences s'insèrent dans une "enquête policière" sur un artiste



imaginaire, Évariste Quesnel; ce procédé douteux devient répétitif et étire le film sur cent longues minutes.

Si l'espace le permettait, il y aurait lieu de s'étendre sur une pléiade d'excellentes productions. Brièvement, quelques coups de coeur. *The Raft of the Medusa*, de la britannique Sheree Folkson, se penche avec beaucoup d'humour sur la célèbre toile de Géricault : 41 minutes d'enchantement. *Nadar, photographe*, de Stan Neumann, étudie les photos de cet important portraitiste du XIX^e siècle en utilisant des panneaux glissants (des "margeurs" construits spécialement pour le film, me précise le réalisateur).

L'Énigme Dali raconte comment le peintre catalan s'est fait exploiter de façon dégoûtante durant les dernières années de sa vie. *The Ways of the Winds* : le poète turc Lufti Ozköks, établi en Suède depuis quarante ans et épris de culture française, a photographié les plus grands écrivains du monde. Elizabeth Marton consacre un film sensible et aux images évocatrices à ce sympathique bonhomme qui était présent au FIFA avec quelques-unes de ses photos. Cet "humble" photographe avoue qu'«une personne est une sculpture visuelle».

En somme, une excellente édition que ce treizième FIFA. ■

Jacques Lamoureux